

MONTRÉAL

GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS



Louise Roy
prêche la bonne
gouvernance

Page 3



Le territoire à
conquérir de
Danielle Sauvage

Page 4



Pour Helen
Fotopulos,
Montréal est une
ville de culture

Page 5

CAHIER H > LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 MARS ET DIMANCHE 1^{ER} AVRIL 2012

Grand Prix 2012

Et il projette toujours!

Le Festival du nouveau cinéma convainc avec ses quarante années de mise en écran

Récipiendaire en 2012 du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, le Festival du nouveau cinéma voit l'ensemble de son œuvre, sa programmation hors du commun et aussi sa durée être soulignés: l'édition de cette année marquait son 40^e anniversaire. Deux points de vue, deux piliers: Claude Chamberlan et Nicolas Girard Deltruc, nous parlent de ce qui s'est fait et de ce qui se fera.

MARIE-HÉLÈNE
ALARIE

«Ce qui forge un festival comme celui-là, ce sont l'équipe et les rencontres», nous dira Claude Chamberlan, cofondateur et fier directeur du Festival du nouveau cinéma. Une formule qui peut paraître simple, mais qui a quand même fait ses preuves.

Il faut remonter jusqu'en 1971 pour assister à la naissance de ce qui portait à l'époque le nom de Festival international du cinéma en 16 mm. Ce projet complètement fou, de Claude Chamberlan et Dimitri Eipidès, a pour but d'offrir un lieu et un espace à des films qui ne cherchent qu'à être distribués. C'est parti au Musée des beaux-arts pour ce festival, qui déjà présente les films de Werner Schroeter, de Frederick Wiseman et de Werner Herzog.

Après avoir accueilli Marguerite Duras l'année précédente, en 1982 pour la 11^e édition, le festival, qui porte désormais le nom de Festival international du nouveau cinéma, invite Forcier, Wenders, encore Schroeter, Morrissey et de nombreux autres. Dans cette édition, une nouvelle section est consacrée à la vidéo, une forme d'expression novatrice. Jim Jarmusch est là avec 31 minutes de *Stranger Than Paradise*...

On fête les 20 ans du festival en 1991. Longs et courts métrages, vidéos, tout est là, et même les deux premiers épisodes d'une mythique série télé: *Twin Peaks*, de David Lynch. Dix ans plus tard, plus les années passent et plus la programmation se diversifie, et, pour ses trente ans, le festival fait la fête en compagnie de Wim Wenders.

Aujourd'hui, à 40 ans, le festival a déjà reçu les plus grands réalisateurs du monde entier. Il est maintenant doté d'un volet professionnel, Open Source, et d'une nouvelle section, Focus Québec/Canada. Une fois sa pérennité assurée, rien n'empêche plus le festival de fêter ses 50, 60 et même 80 ans!

Après le Parallèle en 2001

Déjà lauréat d'un Grand Prix du Conseil des arts de Montréal en 2001 pour la fondation du Cinéma parallèle, Claude Chamberlan est fier de remporter en 2012 ce prix qui vient honorer le Festival du nouveau cinéma: «On a toujours voulu servir les cinéastes et leur vision d'abord, en présentant des films en 16 mm. Puis sont arrivés le 35 mm et la

vidéo, des films et souvent des formats jamais montrés dans les festivals traditionnels», explique Claude Chamberlan.

Le festival réussit à rejoindre un public très varié, et c'est vrai depuis sa création. «On a voulu tout ça très disponible pour tout le monde, et les gens sentent qu'ils sont les bienvenus. Il n'y a pas de vérité absolue sur la manière de diffuser les films, mais ça demeure essentiel de montrer ces œuvres-là et que ça serve de lieu de rencontre. Comme une réunion de famille... Éclatée, mais nécessaire.»

Quand il regarde vers l'avenir, Claude Chamberlan souhaite une présence à l'année et des collaborateurs dans le monde entier et aussi au Québec

Quand il regarde vers l'avenir, Claude Chamberlan souhaite une présence à l'année et des collaborateurs dans le monde entier et aussi au Québec.

Quand la fiction devient science

Nicolas Girard Deltruc, directeur général avec Claude Chamberlan, collabore au Festival du nouveau cinéma depuis 2005. Avant d'atterrir à Montréal, il est passé par MK2 à Paris et par le Festival des films de Toronto. Nicolas Girard Deltruc observe avec attention le développement des nouvelles technologies et l'évolution des plateformes de diffusion «des images en mouvement».

Dans cette direction bicéphale, Claude Chamberlan est le spécialiste du contenu: c'est lui qui sélectionne les films. De son côté, Nicolas Girard Deltruc se considère comme le spécialiste du contenant: «Mon travail consiste à voir comment orienter et organiser les choses pour que le festival s'adapte en fonction de l'évolution du milieu. Ce qui fait notre force, c'est la flexibilité et notre adaptabilité.»

S'il fut un temps où le film indépendant trouvait difficilement un distributeur, aujourd'hui, avec Internet, la télé et le cellulaire, c'est l'inverse. Chacun peut faire un film, le diffuser et tout un chacun peut le visionner, mais encore faut-il trouver ce film, et c'est là que réside tout le défi de l'organisation d'un festival. «Aujourd'hui, avec toute la production, c'est comme si on ouvrait la porte de la bibliothèque de Babel à quelqu'un; il serait complètement perdu. Pour ne pas perdre son temps, on a besoin d'un guide», explique Nicolas Girard Deltruc.

Incontournable

Peu importe la forme qu'il prendra, un festival sera toujours un incontournable. C'est un lieu où les spectateurs peuvent découvrir et échanger, partager cette expérience collective. A



Dans cette direction bicéphale du Festival du nouveau cinéma, le fondateur, Claude Chamberlan, est le spécialiste du contenu: c'est lui qui sélectionne les films. De son côté, Nicolas Girard Deltruc, directeur général, se considère comme le spécialiste du contenant.

quoi tout ça ressemblera dans 10 ans? «Peut-être serons-nous dans une salle 360, les gens seront au milieu à regarder le film autour. Ou encore, ce sera une salle toute ronde avec un film qui se déroulera au centre en images de synthèse ou en hologrammes.» Les possibilités techniques sont nombreuses et elles l'ont toujours été. On ne doit pas oublier que le cinéma a été inventé par des ingénieurs et que ce sont les artistes qui se sont emparés de lui.

Nicolas Girard Deltruc regarde ce qui se fait présentement au MIT, à Berkeley: «On a montré des films à des cobayes, on a

répété et répété l'envoi des images et, grâce à un scanner, on a été capable d'aller rechercher les images dans le cerveau des cobayes. C'est un peu effrayant parce que, de cette manière, on peut passer de l'immersif à l'intrusif», s'inquiète et s'émerveille à la fois Nicolas Girard Deltruc.

D'autre part, on apprend qu'on a aussi réussi à rendre la vue à des aveugles: on s'est rendu compte que certaines terminaisons nerveuses de la langue sont directement reliées à la partie du cerveau qui visualise les images et qui les passe directement au nerf optique. Une

caméra existe déjà; elle prend la lumière, transpose le tout en impulsions électriques, que le corps est capable de capter par la langue et de faire réapparaître dans le cerveau...

On est là, ces technologies existent et on est à la fois fasciné et inquiet. Souvent, ce sont les artistes qui, les premiers, apprivoisent la technologie: «Les entreprises qui développent de tels projets ont souvent des problèmes de contenu. Elles font alors affaire avec des artistes à qui elles demandent de développer un projet pour faire un démo. C'est arri-

vé avec les premiers écrans tactiles d'Apple: avant qu'ils ne soient sur le marché, on les a vus dans *Minority Report*», rappelle Nicolas Girard.

Au Festival du nouveau cinéma, on se prépare dès aujourd'hui pour les quarante années à venir. Mais on n'oublie jamais que, «dans le cinéma, c'est d'abord le propos qui fait réfléchir et qui confronte l'être humain à ses questionnements. Peu importe le support. Depuis son invention, le cinéma, c'est une prise de recul, c'est un outil.»

Collaboratrice du Devoir

ARTS MONTRÉAL

MUSIQUE

«Pour l'ensemble du milieu musical montréalais»

L'Orchestre métropolitain et son chef

Le Conseil des arts de Montréal a tenu à distinguer l'Orchestre métropolitain «pour la passion, l'originalité et la virtuosité de son chef et directeur artistique, Yannick Nézet-Séguin, ainsi que pour la qualité artistique des interprétations inspirées et les valeurs d'accessibilité et d'engagement auprès de la communauté».



Yannick Nézet-Séguin

ments qui ont les moyens de se permettre d'avoir l'orchestre. Par contre, pour certains arrondissements — et je peux citer Verdun en exemple — le succès est de plus en plus grand. À Verdun, l'arrondissement cherche à faire des liens avec les commerçants, les associations caritatives... Ce que le Métropolitain devra faire désormais, c'est de prendre un leadership dans les arrondissements qui fonctionnent moins bien, afin de montrer la voie.»

Yannick Nézet-Séguin note que si le Métropolitain va rencontrer son public, c'est aussi pour que ce public, ensuite, se déplace davantage au centre-ville: «Nous ne travaillons pas que pour nous; nous œuvrons pour l'ensemble du milieu musical montréalais. Cet effet est difficile à mesurer.»

Yannick Nézet-Séguin et l'Orchestre métropolitain viennent de rendre publique leur prochaine saison. Outre les symphonies de Mahler, de Bruckner et de Dvorak proposées dans les concerts du directeur musical, Simon Leclerc dirigera des œuvres emblématiques du cinéma, Jean-François Rivest, le nectar de la musique américaine, Mathieu Lussier, les Quatre saisons de Vivaldi, et Jean-Michaël Lavoie, un concert avec de jeunes solistes. Cinq chefs québécois en une seule saison à la tête du Métropolitain! Qui l'eût cru, il y a dix ans?

Le Devoir

La bourse pour le secteur de la musique est offerte par David Sela.

CHRISTOPHE HUSS

Il est logique que cette distinction souligne le travail effectué en 2011-2012, puisque cette saison marque un tournant dans les activités de l'orchestre dirigé par Yannick Nézet-Séguin. En migrant à la Maison symphonique, l'Orchestre métropolitain a augmenté quantitativement son offre de concerts: «Nous avions la possibilité d'augmenter le nombre de concerts et, donc, pour la première fois depuis mon arrivée, j'avais la possibilité de diversifier les programmes», dit Yannick Nézet-Séguin en entrevue au Devoir.

Il poursuit: «C'est en fait une des missions du Métropolitain: faire découvrir le répertoire. Mais, en revenant aux racines, dans les premières années, il faut se souvenir qu'il y avait autant de missions que de personnes qui s'exprimaient à ce sujet. Selon les uns ou les autres, il fallait faire découvrir du répertoire, faire des liens avec d'autres formes d'art, aller vers les jeunes, etc. Ma

propre mission était de développer l'orchestre. En six ou sept programmes par saison, nous étions trop limités pour parvenir à tout faire. Donc, nous sommes parvenus à créer des hybrides qui fonctionnaient plus ou moins bien.»

Lors de la saison en cours, augmenter le nombre de programmes à dix par an a permis à Yannick Nézet-Séguin de cibler et distinguer davantage «les concerts pleinement grand répertoire, les concerts de découverte et les concerts plus populaires». Le directeur musical du Métropolitain note qu'«associer le tango et Chavez fait découvrir du répertoire tout en attirant un public différent». Il voit, dans cet élargissement de l'offre, un moyen de «réaliser plus pleinement la mission de l'orchestre».

Le défi des prochaines années sera de consolider la présence de l'orchestre dans les arrondissements: «Le paysage a changé, malheureusement. Il y a de moins en moins d'arrondisse-



KATSU MIYAUCHIR

Le chorégraphe et danseur Paul-André Fortier

DANSE

«M'intéresse toujours seulement le prochain projet»

Les 30 années de la Fondation Paul-André Fortier soulignées

Le chorégraphe et danseur Paul-André Fortier vit, à 64 ans, des années professionnelles riches et belles. Après avoir fêté l'an dernier les 30 ans de sa compagnie, il a mérité, il y a quelques semaines, le Prix du gouverneur général pour les arts du spectacle, afin de souligner ses réalisations artistiques.

CATHERINE LALONDE

Et c'est la troisième fois que la Fondation Paul-André-Fortier se retrouve finaliste au prix du Conseil des arts de Montréal. Vrai que son solo 30 X 30, où le danseur s'incruste dans une ville pendant 30 minutes à la même heure pour danser 30 fois, sur 30 jours, le même morceau, s'est inscrit dans le paysage urbain. D'abord l'année de sa création, en 2006, alors que Fortier hantait le no man's land à l'angle de Clark et Sainte-Catherine, puis en septembre dernier, dans le hall tout revampé de la Place des Arts.

Cette année, le chorégraphe a passé son solo Bras de plomb, de 1993, au jeune danseur Simon Courchel, dans une scénographie signée par feu l'artiste visuelle Betty Goodwin. «J'ai un souci pour le patrimoine, indique Paul-André Fortier en entrevue. Il faut s'occuper de notre histoire, sinon la danse est trop éphémère», confie le chorégraphe dans ses minuscules bureaux, où s'empilent des boîtes de notes et de films prêts à être envoyées aux Archives nationales.

«Mon paysage chorégraphique est plus large derrière que devant moi, je dois m'en rendre compte, poursuit Fortier sans aucune amertume, plutôt fier. J'ai l'immense bonheur de pouvoir danser encore et j'en

jouis profondément. Je suis tourné vers l'avenir, m'intéresse toujours seulement le prochain projet.»

Ce prochain projet, c'est Vertiges, un duo avec le compositeur Malcolm Goldstein, 75 ans. «Je crois profondément à la poésie du corps vieillissant. On voit alors tout le parcours, indique Fortier. Pour moi, quand il y a des croisements générationnels dans un projet artistique, c'est un signe de santé.»

En ces années-bilans marquées d'anniversaires et de prix, Paul-André Fortier ne cesse de répéter à quel point il est redevable à son équipe. Petit détour, donc, par le bureau du directeur général, Gilles Savary.

Quels objectifs encore pour la compagnie? «À ce point, il nous reste à trouver les moyens pour que Paul-André puisse réaliser les projets qui sont encore sur sa table. Vertiges, on va y arriver financièrement. Ensuite, ce sont des points d'interrogation. C'est le paradoxe d'arriver à cet âge où on a encore le goût de faire des choses, mais qu'on sait que ça achève. On est tous très conscient qu'il reste sept, peut-être huit ans à la compagnie. Ensuite, on va arrêter, car l'énergie aussi change. Même si Paul-André roule plus qu'il ne l'a jamais fait. En 2006, il a dansé cinq fois 30 X 30 dans l'année.» Comptez donc 150 représentations, et en extérieur s.v.p. «L'an dernier, il a fait 115 représentations. Ce sont des rythmes très intenses.»

Là encore, un simple constat de réalité, du temps qui passe, car, comme le dit Paul-André Fortier, avec toute sa sagesse cachée derrière ses yeux moqueurs, «il faut apprendre à vieillir et à bien vieillir. C'est important.»

Le Devoir

La bourse pour le secteur de la danse est offerte par Alvin Segal, C.M., des Vêtements Peerless.



ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par



CONCOURS OSM

STANDARD LIFE

Fier partenaire depuis 20 ans.

PIANO & PERCUSSION

LE CONCOURS NATIONAL D'INTERPRÉTATION

73^e ÉDITION DU 21 AU 24 NOVEMBRE 2012 OSM.CA/CONCOURS

NOUVEAU!

LES FINALES À LA MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL, LA NOUVELLE RÉSIDENCE DE L'OSM. LE SAMEDI 24 NOVEMBRE



PRÉSENTÉ PAR



- Une programmation riche et diversifiée
- Un site incontournable pour les grands festivals
- Des aires publiques rénovées et animées
- Une expérience culturelle unique au cœur du Quartier des spectacles



Votre place est ici.

laplacedesarts.com



ARTS MONTRÉAL

Présidence du Conseil

Le Conseil aussi a reçu son prix!

La bonne gouvernance devient une façon de bien faire

En 2009, le Conseil des arts de Montréal s'est lancé le défi de restructurer son modèle de gestion et d'améliorer celui des organismes culturels qu'il soutient. Trois ans plus tard, le Conseil a le vent dans les voiles. L'expérience est concluante, les projets vont rondement et il a reçu le prix Korn/Ferry International - Les Affaires, en février dernier, pour l'excellence de sa gouvernance. Entrevue avec la capitaine du navire.

JESSICA NADEAU

«**N**ous sommes très fiers de ce prix, répond la présidente du Conseil des arts de Montréal, Louise Roy. C'est vraiment un encouragement à continuer, et je pense que cette reconnaissance est susceptible de dégager encore plus de confiance sur la façon dont on fonctionne comme organisme subventionnaire.»

Les changements apportés au mode de gouvernance du Conseil des arts de Montréal se sont principalement articulés autour des comités pour l'évaluation des dossiers de demandes de subvention. Jusqu'en 2009, ce sont les 25 membres du conseil d'administration qui évaluaient les projets présentés. Ces derniers devaient voir un grand nombre de spectacles et s'engager dans leur domaine respectif afin d'être capables de formuler une opinion sur les projets qui devaient être subventionnés ou non.

Mais, malgré toute leur bonne volonté, ils n'y arrivaient tout simplement pas, explique Louise Roy. «Dans certains secteurs, que ce soit en cinéma ou en littérature, on n'avait pas forcément autour de la table un nombre suffisant de spécialistes.

On ne pouvait pas, avec si peu de gens, couvrir tous les champs. C'est ce qui nous a amenés à solliciter une soixantaine de personnes, des gens reconnus dans leur domaine, pour venir former les comités d'évaluation.»

Mandatés pour une période de trois ans, les nouveaux membres du comité d'évaluation regardent chaque projet, jugent de la pertinence d'accorder ou non des subventions en fonction de l'enveloppe budgétaire et d'un certain nombre de critères préétablis par le Conseil. Le président de chaque comité fait ensuite part de ses recommandations au conseil d'administration, qui prend la décision ultime.

Pour Louise Roy et ses collègues, ce fut une véritable révélation. «Ça nous a apporté beaucoup d'ouverture, de l'oxygène et plein de nouvelles idées. Ça nous a mis en contact avec des gens qui nous ont beaucoup nourris de leur expérience de terrain. C'est notre troisième année et c'est très concluant.»

Liens arts-affaires

Maintenant que le conseil d'administration est libéré de ses fonctions d'évaluation, il

peut se consacrer davantage aux grandes orientations stratégiques. Et l'une des priorités est de développer les liens entre le milieu des arts et le milieu des affaires. C'est dans cette optique que le programme GO C.A. a vu le jour l'an dernier. Cette nouvelle initiative, imaginée par Ginette Noiseux, du théâtre Espace Go, et par Jacques Dostie, de la firme Ernst & Young, avait pour but de faire bénéficier les compagnies théâtrales d'une expertise provenant du milieu des affaires. C'est ainsi qu'est né un concept qui fait des petits au Conseil des arts de Montréal.

«Ils nous ont demandé de les accompagner et de faire en sorte que ça se multiplie, s'emballer Louise Roy. Alors, ça se multiplie!»

Le concept s'inspire de celui du speed dating. Le Conseil organise des rencontres de réseautage entre les créateurs et des gens d'affaires issus de quatre entreprises: la firme Ernst & Young, le bureau d'avocats McCarthy Tétrault, la Banque Scotia et l'agence de communications Bleublancrouge.

Dix organismes culturels d'un secteur donné font une petite présentation aux gens d'affaires et vont par la suite s'asseoir à leurs tables respectives, où banquiers et avocats viennent leur poser des questions. À la fin de l'exercice, chacun fait part de sa préférence et le conseil relève les coups de cœur. «C'est étonnant, lors des exercices que nous avons faits, pratiquement tout le monde a eu son premier choix»,

se réjouit la nouvelle entremetteuse culturelle.

Louise Roy est emballée par le projet GO C.A. La première expérience avec les compagnies de théâtre l'an dernier a été un véritable succès. Elle a renouvelé l'expérience avec le milieu de la musique en janvier et s'apprête à le refaire avec celui de la danse au printemps et celui des arts visuels à l'automne. Le programme jouit d'un grand succès et déjà de nouvelles entreprises se manifestent pour prendre part à l'expérience.

À l'école de la gouvernance

Pour le Conseil des arts de Montréal, le programme GO C.A. permet de créer des liens entre le milieu des arts et le milieu des affaires, mais surtout il aide les organismes culturels à se doter de nouveaux éléments pour améliorer leur gouvernance.

«Au terme de ces soirées de réseautage, les organismes se retrouvent avec quatre nouveaux membres dans leur conseil d'administration, qui ont chacun une expertise très pointue. Sur le plan créatif, ils ont déjà des artistes qui sont autour de la table, mais souvent, ce qui leur manque, c'est de l'aide pour résoudre d'autres types de problèmes, que ce soit pour assurer leur croissance ou sur le plan juridique ou financier.»

Pendant que le programme GO C.A. prend son envol, le Conseil des arts de Montréal développe un autre projet pour améliorer la gouvernance des



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La présidente du Conseil des arts de Montréal, Louise Roy

organismes culturels, par le biais d'un cours spécifique à l'École des hautes études commerciales (HEC).

«Nous sommes en discussion avec HEC pour mettre sur pied un cours qui serait destiné aux organismes culturels, aux directeurs généraux et aux membres des conseils, pour leur permettre de mieux comprendre le rôle d'un conseil, son fonctionnement, leurs responsabilités et le genre d'information à produire.»

Le projet est dans l'air depuis un certain temps, mais Louise Roy a bon espoir de le voir arriver à terme dans la prochaine année.

«Comme nous accueillons beaucoup de nouveaux organismes, nous croyons que ça pourrait les aider à grandir et à se solidifier.»

D'ici là, la présidente du Conseil des arts de Montréal garde le cap sur les défis à relever: soutenir les petits organismes qui sont un bouillonnement créatif, assurer la relève et augmenter le pourcentage de fonds privés pour les organisations culturelles en misant sur un engagement soutenu du milieu des affaires. «Ça reste un défi, mais on progresse!»

Collaboratrice du Devoir

THÉÂTRE

Sept dans un même lieu!

Aux Écuries incarne enfin une solution originale aux problèmes de la relève

Tout commence avec une ancienne boulangerie du quartier Villeray occupée par une compagnie de théâtre, qui, signe des temps, est d'abord axée sur la tournée internationale: le Théâtre des Deux Mondes. On est quelque part à la fin du XXe siècle, bien avant Twitter, Facebook ou même le I-Pad, c'est tout dire... L'ancien monde, en quelque sorte.

MICHEL BÉLAI

À une même époque vivaient une grouillante demi-douzaine de compagnies de théâtre de la «relève», qui en avaient jusque-là de s'éparpiller partout à travers la ville et qui cherchaient des lieux pour déposer leurs affaires quelque part, travailler et montrer, simplement, ce qu'ils savent faire: la Pire Espèce, le Grand Jour, L'Activité, I.N.K, les Porteuses d'aromates et le festival du Jamais Lu.

Très vite apparaît aussi, au beau milieu d'eux, une autre figure, plutôt exceptionnelle: celle de David Lavoie, devenu depuis directeur général des Écuries. Un oiseau rare, administrateur de son état. Un fou plein

d'idées de fou, comme celle de Carte Premières. Bref, un jeune trentenaire persuadé de l'importance capitale de la culture en général et du théâtre en particulier. Tous les éléments sont presque là. Il ne reste plus qu'à ajouter le nom de Pierre MacDuff, qui joue ici le double rôle le plus difficile de sa carrière: celui de l'étincelle et du mélangeur...

À contre-courant

C'est précisément ce dont il s'agit: mêler tout cela en étant conscient d'aller à contre-courant, puisque tout le monde a l'habitude de surveiller ses seules propres billes. Ce qui donne tout de suite sept directeurs artistiques (les Pires Es-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Olivier Ducas pose fièrement près de la récente devanture du théâtre Aux Écuries.

pèces et les I.N.K. sont deux, les Porteuses et le Jamais Lu, une seule même) pour un même lieu, ce qui ne va pas de soi. Puis, vous attendez jusqu'en 2005 pour que la pâte lève suffisamment et que «les pouvoirs publics», comme on dit, acceptent l'idée qu'on puisse fonctionner différemment...

et ça y est! Vous avez conçu un hybride performant!

En coulisses, il faut encore ajouter beaucoup de salive, d'huile de bras et de plans à refaire, tout en se faisant chaque fois beaucoup plus clair et beaucoup plus précis, en recommandant encore une fois et même deux, en insistant encore plus,

en présentant même des spectacles pendant les travaux... Au bout du compte, ça donne Aux Écuries. Mais ce n'est pas tout.

Il aurait fallu décrire les embûches techniques devant le projet, dire aussi à quel point le lieu est solidement ancré dans le quartier et parler des conférences qu'y donne l'Université

populaire de Montréal. Du lieu de création aussi, de l'incubateur qu'est devenu Aux Écuries et des rencontres en tous genres qui s'y produisent déjà. Des cinq salles du lieu, à tarifs accessibles. De son ouverture aux projets de l'extérieur. De sa programmation aussi, diversifiée, différente, déjantée. Tout cela est vrai, on le constatera tout de suite en visitant le site Internet (www.auxecuries.com), mais il y a plus.

Ce projet formidable — on dirait «utopique» s'il ne s'était pas réalisé — repose depuis le départ sur de vraies rencontres entre de vraies personnes qui l'ont construit à bout de bras. Difficile de trouver une plus belle façon d'assurer la transmission d'une même commune passion.

Le Devoir

La bourse pour le secteur du théâtre est offerte par Pierre R. Desmarais.



BRAVO
AU FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
et félicitations à tous les finalistes

Je suis heureuse de m'associer au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal pour rendre hommage aux organismes qui se sont démarqués au cours de l'année par l'excellence de leur travail. La culture renforce le sentiment identitaire et contribue à la santé socioéconomique des collectivités. Il est essentiel de récompenser les organisations qui permettent aux artistes de joindre leur public.

Depuis un demi-siècle, le gouvernement du Québec tient d'ailleurs le pari de soutenir la culture. À cet égard, j'ai eu le plaisir de lancer l'Agenda 21 de la culture, un cadre de référence qui établit les principes à respecter et les objectifs à réaliser pour intégrer la culture dans le développement de la société québécoise.

Bravo aux finalistes et chaleureuses félicitations au Festival du nouveau cinéma.

La ministre de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine

Christine St-Pierre

LA QUESTION DE L'ABSTRACTION

AVRIL 2012 À MARS 2016

ŒUVRES DE LA COLLECTION

AU MAC
185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3X5
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
WWW.MAC.ORG

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

Partenaire principal: Collection Loto-Québec

© 2011 PAUL-ENLÈLE BORDUAS - CHATOIEMENT, 1958

Direction du Conseil

Occuper le territoire, tout le territoire

« 2011 a été une grande année pour la culture à Montréal »

Si nous avons assisté à la remise du Grand Prix du Conseil des arts de la Ville de Montréal mardi dernier, il faut rappeler que, les 364 autres jours de l'année, l'organisme est bien présent auprès des artistes, à travers une foule de programmes mis en place pour stimuler leur rayonnement et bien plus encore. Danielle Sauvage en témoigne.

MARIE-HÉLÈNE
ALARIE

« 2011 a été une grande année pour le Conseil des arts, mais 2011 a été aussi une grande année pour la culture à Montréal, riche sur le plan immobilier avec la mise en place de nombreux équipements: des salles de concert, le 2-22, le Quartier des spectacles, l'ouverture des Écuries, qui accueillent de nouvelles compagnies de théâtre, et, en arts visuels, on a assisté à l'inauguration de l'Arsenal. Toutes ces nouvelles infrastructures vont servir de décor à de nouvelles activités culturelles de plus en plus nombreuses », nous dit d'embellie Danielle Sauvage, directrice du Conseil des arts de la Ville de Montréal.

Du côté du Conseil des arts, l'accent a été mis cette année sur les résidences. « Les résidences permettent de répartir dans tous les quartiers de l'île de Montréal, auprès de publics très différents, des éléments de création et de production artistiques », rappelle Mme Sauvage. Parmi ces résidences, un projet qui tient particulièrement à cœur à Mme Sauvage est celui qui se nomme « Libre comme l'art »: « Ce projet permet d'envoyer des compagnies de création travailler auprès des jeunes dans les écoles primaires et secondaires de cinq commissions scolaires, qui couvrent tout le territoire montréalais. »



Danielle Sauvage

C'est une initiative originale, dans le sens où des artistes ne font pas que se présenter à l'école, mais ils investissent les classes et créent avec les élèves. Les jeunes sont donc très engagés dans le processus de création et ils y participent à fond: si une compagnie de danse est présente, les jeunes participent à la création de la chorégraphie, aux costumes, à la mise en scène. Si c'est une compagnie en arts visuels, c'est la même chose. À la fin, tant au primaire qu'au secondaire, les jeunes auront vécu une véritable expérience artistique et le résultat ne sera pas une œuvre d'amateur, mais bel et bien une œuvre professionnelle, présentée dans un lieu professionnel. « Ce projet est appelé à se développer, on aimerait l'amener au cégep et même dans les universités, parce que c'est essentiel pour permettre l'apprentissage des arts et de la culture. »

Le poète, le cinéaste et la danseuse

Depuis 2011, Montréal possède son poète. Cette autre résidence du Conseil des arts se nomme « Poète dans la cité ». C'est le 26 mai dernier que la présidente du Conseil des arts, Louise Roy, en présence de Monique Proulx, présidente du comité de littérature, et de Sylvain Campeau, président de la Maison de la poésie, a dévoilé le nom du premier « Poète dans la cité ». Il s'agit de Claude Beausoleil, un poète qui a déjà consacré plusieurs de ses œuvres à Montréal. M. Beausoleil organisera des activités poétiques dans la ville tout en invitant les Montréalais à y participer. Dans les villes anglo-saxonnes du Canada et en Grande-Bretagne, on rencontre de ces poètes, mais Montréal est la première ville francophone au monde où réside un « Poète dans la cité ».

L'invitation d'un cinéaste en résidence est elle aussi un tout nouveau projet du Conseil des arts. C'est le cinéaste Richard Jutras qui vient tout juste d'entreprendre sa résidence. Ce projet se fait avec la collaboration de l'arrondissement Ville-Parc Extension, dans le cadre d'un programme qui s'appelle « Hors les murs ». « Le cinéaste en résidence travaille dans l'arrondissement et y rencontre les citoyens, et son projet de scénario se fera en collaboration avec les résidents du quartier », précise Mme Sauvage.

Le Conseil propose aussi cette année comme nouveauté un projet-pilote de résidence en danse. Ce projet vise à favoriser les rencontres avec le public montréalais et les artistes de la danse. Cette fois, le Conseil s'associe au réseau Accès culture de Montréal et aux maisons de la culture. Cette première résidence sera assurée par la compagnie de danse Louise-Bédard.

Le Conseil propose aussi cette année comme nouveauté un projet-pilote de résidence en danse. Ce projet vise à favoriser les rencontres avec le public montréalais et les artistes de la danse. Cette fois, le Conseil s'associe au réseau Accès culture de Montréal et aux maisons de la culture. Cette première résidence sera assurée par la compagnie de danse Louise-Bédard.

De La Havane au Saguenay

Comme autre nouveauté, on inaugure aussi cette année une résidence à La Havane. Mis en place avec la collaboration du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec et de la fondation Ludwig de Cuba, ce projet permettra à des artistes de Montréal d'aller passer du temps à Cuba afin de participer à des activités de formation et de réseautage en arts sonores, vidéos, installations photo et arts web, en lien étroit avec les nouvelles technologies numériques. L'année prochaine, ce sera au tour des artistes cubains de venir ici pour travailler dans ces centres d'artistes en arts numériques à Montréal.

subventions: « Ces secteurs se sont énormément développés depuis les 50 dernières années, parce que Montréal possède plusieurs écoles d'art en théâtre, en danse et en musique. Chaque année, les diplômés de ces écoles s'ajoutent à la foule de créateurs qui continuent de travailler ici à Montréal. »

Toutefois, le secteur des arts visuels demeure très actif. En plus des grands musées montréalais, tous les centres d'artistes sont très dynamiques. Le Conseil en subventionne d'ailleurs une trentaine. Un autre secteur qui fait la renommée de Montréal est celui qui touche aux arts numériques et auquel le Conseil participe. « Dans quelques semaines, on pourra assister à la première biennale d'arts numériques organisée par Electra. Cet événement, qui aura un rayonnement international important, saura démontrer que Montréal est une plaque tournante pour le développement des arts numériques. »

Mais, pour offrir des subventions, on a besoin d'argent. « Depuis les dernières élections municipales, M. Tremblay avait promis de maintenir l'indexation de nos budgets, ce qui fait que, depuis trois ans, on a eu 500 000 \$ de plus. Le Conseil des arts va aussi chercher des fonds via des partenariats avec d'autres organismes, comme la Conférence régionale des élus, les ministères ou même auprès du secteur privé. Tout ça nous permet de donner vie à ces nouveaux projets et à ces nouvelles initiatives. Dans les années à venir, on va continuer à travailler très fort pour assurer l'inclusion de la relève et de la diversité, deux piliers de notre plan stratégique pour les quatre dernières années. »

Pour la seconde année, on procède à un échange d'atelier-résidence avec le Saguenay. « Le côté très intéressant de cet échange, c'est que l'artiste montréalais est issu de la diversité, ce qui permet aux immigrants de connaître autre chose du Québec que la grande ville et de prendre contact avec des artistes d'ailleurs. »

Initiatives

Même si le Conseil des arts touche à toutes les disciplines, c'est traditionnellement aux arts de la scène que sont attribués le plus grand nombre de

subventions: « Ces secteurs se sont énormément développés depuis les 50 dernières années, parce que Montréal possède plusieurs écoles d'art en théâtre, en danse et en musique. Chaque année, les diplômés de ces écoles s'ajoutent à la foule de créateurs qui continuent de travailler ici à Montréal. »

Toutefois, le secteur des arts visuels demeure très actif. En plus des grands musées montréalais, tous les centres d'artistes sont très dynamiques. Le Conseil en subventionne d'ailleurs une trentaine. Un autre secteur qui fait la renommée de Montréal est celui qui touche aux arts numériques et auquel le Conseil participe. « Dans quelques semaines, on pourra assister à la première biennale d'arts numériques organisée par Electra. Cet événement, qui aura un rayonnement international important, saura démontrer que Montréal est une plaque tournante pour le développement des arts numériques. »

Mais, pour offrir des subventions, on a besoin d'argent. « Depuis les dernières élections municipales, M. Tremblay avait promis de maintenir l'indexation de nos budgets, ce qui fait que, depuis trois ans, on a eu 500 000 \$ de plus. Le Conseil des arts va aussi chercher des fonds via des partenariats avec d'autres organismes, comme la Conférence régionale des élus, les ministères ou même auprès du secteur privé. Tout ça nous permet de donner vie à ces nouveaux projets et à ces nouvelles initiatives. Dans les années à venir, on va continuer à travailler très fort pour assurer l'inclusion de la relève et de la diversité, deux piliers de notre plan stratégique pour les quatre dernières années. »

Pour la seconde année, on procède à un échange d'atelier-résidence avec le Saguenay. « Le côté très intéressant de cet échange, c'est que l'artiste montréalais est issu de la diversité, ce qui permet aux immigrants de connaître autre chose du Québec que la grande ville et de prendre contact avec des artistes d'ailleurs. »

Collaboratrice du Devoir

Littérature

« L'opposition officielle, c'est toujours la littérature »

Liberté conclut avec *L'écrivain dans la cité* son 50^e

En 1959, une poignée d'écrivains ont fondé la revue *Liberté*. Les Gilles Carle, Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon, Michel van Schendel et consorts se servaient de ces pages pour entretenir politique et littérature. Parmi ses consœurs de l'époque — *Cité libre*, *La Barre du jour*, plus tard *Mainmise* — seule *Liberté* a survécu.

CATHERINE LALONDE

Situation difficile, il y a eu. « En 2000, *Liberté* a failli fermer. Des membres du comité de rédaction ont décidé plutôt de passer le flambeau à la relève », explique

Pierre Lefebvre, qui se joint alors à l'équipe pour relever la vacillante flamme. « La revue, au fil des ans, avait délaissé ce qui, je crois, fait sa grande force: l'alliage d'une sensibilité et d'un amour de la littérature avec une préoccupation po-

litique. Le fait de passer par la littérature pour aborder le politique rend le regard contemporain », estime celui qui en devient en 2006 le rédacteur en chef.

Olivier Kemeid, Robert Richard, Évelyne de la Chenelière et Jean-Philippe Warren entourent désormais Pierre Lefebvre à la rédaction. Avec ses quatre numéros par année, le magazine a retrouvé son élan. « On invite des écrivains à signer pas tant des articles que des essais. La voix et le ton comptent, pour suivre les tribulations d'une idée, d'une pensée qui se déploie. *Liberté* est un lieu où la parole a le temps de se chercher. » En 2009, la revue a célébré son 50^e anniversaire, étiré jusqu'à la publication en 2011 de *Lanthologie*.

Liberté. L'écrivain dans la cité (Quartanier), avec des textes de Jacques Ferron, François Ricard, Gilles Marcotte et André Major, entre autres. Un vent de sympathie a soufflé avec ce cinquantenaire, et les ventes ont augmenté de 20 %.

Refonte

Prochain tournant, en septembre, avec une refonte graphique. Le format s'agrandira, afin de permettre de jouer davantage dans la mise en pages. « On avait ce fantasme de changer ce format recto tono, afin que l'objet reflète notre diversité, aussi côté baveux et pamphlétaire, ces

textes grinçants de mauvaise foi assumée » présents depuis ceux lancés par Hubert Aquin dans les années 1960. Le prochain numéro, d'ici là, a pour thème « Les régions à nos portes », « car il y a ce que je n'ose pas appeler un retour du régionalisme, mais cette sortie de la ville en littérature ». En seront des textes de Samuel Archibald, Raymond Bock, Samuel Mercier, Matthieu Arsenaux.

Cette nomination au prix du Conseil des arts de Montréal est déjà une bénédiction pour *Liberté*. « Les autres finalistes sont formidables, mais, sincèrement, on est les plus petits et les plus cassés de la gang », de dire M. Lefebvre en souriant. « Dans un lieu comme *Liberté*, la culture et la littérature sont des contre-pouvoirs. L'opposition officielle, c'est toujours la littérature. C'est toujours elle qui parle à côté du pouvoir », termine le rédacteur en chef.

Le Devoir

La bourse pour le secteur de la littérature est offerte par Peter McAuslan, de la Brasserie McAuslan.



Pierre Lefebvre

Le Ph. D. en administration

UN CHOIX STRATÉGIQUE

- Un profil gagnant : Marketing et Management des arts, des industries culturelles et des médias
- Un passeport pour une carrière comme chercheur, professeur, consultant ou dirigeant de haut niveau

Information : François Colbert, 514-340-6827
hec.ca

HEC MONTRÉAL

montréal 10 ans culture

MOUVEMENT CITOYEN POUR LES ARTS ET LA CULTURE

Devenez membre ou faites un don
www.culturemontreal.ca

Félicitations au Festival du nouveau cinéma, lauréat du 27^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, ainsi qu'aux finalistes.

CONCERTS LMMC

121^e saison 2012-2013

SALLE POLLACK
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

9 sept. ARNALDO COHEN, piano
30 sept. EMERSON STRING QUARTET
21 oct. PIETER WISPELWEY, violoncelle
11 nov. TAKÁCS QUARTET, cordes
2 déc. MARIE-NICOLE LEMIEUX, contralto
10 fév. RACHEL BARTON PINE, violon
3 mars FAURÉ QUARTETT, piano et cordes
24 mars ANDRÉ LAPLANTE, piano
14 avril PAVEL HAAS QUARTET, cordes
5 mai SETZER-FINCKEL-WU HAN TRIO, piano et cordes

Abonnement: 235 \$ Étudiants (26 ans): 75 \$
Billet: 35 \$ Billet: 15 \$
Non-vendable/Taxes incluses

LMMC
Tél.: (514) 932-6796
lmmc@qc.albn.com
www.lmmc.ca

Nouvelles pratiques artistiques

« Tout est flou »

PME-ART définit l'indéfinissable

Théâtre sans en être un, spectacles-performances ou installations interactives, les projets visuels, sonores et vivants du collectif PME-ART portent dans l'âme cette identité floue qui caractérise les « nouvelles pratiques artistiques ».

JÉRÔME DELGADO

Dans le cadre du 27^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, le groupe fondé en 1998 a été désigné finaliste, dans cette catégorie impossible à décrire, pour « son exploration unique et intelligente de l'interdisciplinarité et [pour] sa démarche innovatrice qui font naître des performances insolites combinant la musique, la littérature, les arts visuels, la poésie et la philosophie ».

Depuis près de quinze ans, depuis cinq sous son appellation actuelle, le « groupe interdisciplinaire » fait bouger tout ce qui est scène alternative, du Studio XX à l'Usine C, du bistrot Cagibi au centre MAI, et dans des festivals tenus à Toronto, au Japon, en Croatie, partout. Et, il y a quelques mois, en octobre, PME-ART a reçu une sorte de consécration en étant invité à la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain. C'est même avec la cinquième version de son projet « Hospitalité », volet intitulé « Le DJ qui donnait trop d'information », que le collectif a eu l'honneur d'inaugurer la série « Live » de la Triennale. Cette performance, qui sera reprise en mai lors du Off-FTA, vibre au rythme de commentaires parfois bien cyniques à propos d'une vaste collection de vinyles.

Géométrie variable

PME-ART n'est ni une petite ni une moyenne entreprise. Il s'agit plutôt d'une entité à géométrie variable, dont la forme varie selon le projet artistique, selon le lieu de diffusion. L'entité possède ses trois têtes — deux directeurs artistiques, Jacob Wren et Sylvie Lachance, un directeur administratif, Richard Ducharme — mais un

VOIR PAGE H 5 : PME

ARTS MONTRÉAL

Une ville et son conseil

Par la culture, Montréal est et sera

« On doit l'associer à tout ce qu'une ville et ses partenaires font »

Le Conseil des arts et la Ville de Montréal travaillent en harmonie. De toute évidence, s'il est un secteur d'activité où la métropole peut se targuer de présenter une vitrine alléchante et un inventaire bien garni, celui de la culture figure à un rang plutôt enviable. Responsable du dossier de la culture et du patrimoine au Comité exécutif de la Ville, la conseillère Helen Fotopulos en témoigne.

RÉGINALD HARVEY

« Depuis le sommet de 2002, informe Helen Fotopulos, il s'est développé une complicité et une solidarité entre la Ville et le Conseil, qui sont accompagnées de toute la convergence des différents milieux. Les gens se parlent et travaillent ensemble. Il existe une complémentarité et une harmonisation dans ce que l'un et l'autre font; il y a des élus qui siègent au conseil d'administration du Conseil et d'autres qui en font également partie. Sur le plan politique, sa présidente, Louise Roy, et moi-même nous voyons régulièrement; c'est très constructif parce que, lorsqu'on se parle, on apprend beaucoup de choses; on aborde des petits détails qu'on ne retrouve pas dans les mémos savants et qui nous aident à mieux



Helen Fotopulos

intégrer ces informations dans les gestes qu'on pose.»

Elle livre cette vision d'une culture prise au sens large : « De nos jours, en réalité, si celle-ci doit être considérée comme un vecteur de l'essor de Montréal, il est nécessaire qu'elle se situe au-delà des sentiers battus qu'on connaît; elle doit s'intégrer dans la planification urbaine, dans le développement économique, voire dans l'approvisionnement; on doit l'associer à tout ce qu'une ville et ses partenaires font.»

Et elle se montre satisfaite de voir que des moyens sont pris pour tendre vers cet objectif: « Malgré la situation économique difficile, on a quand même réussi à augmenter, comme promis, le budget du Conseil des arts. Au chapitre de l'harmonisation de nos différentes actions, on a regroupé cette année la présenta-

tion des Prix de Montréal pour les arts et la culture et celle des Prix du Conseil, qui est chargé d'orchestrer cet événement encore plus rassembleur. Il en résulte une meilleure utilisation des fonds publics.

Les nombreux lieux de manifestations culturelles

Le Quartier des spectacles retient particulièrement l'attention, sur le plan de la vitalité culturelle que connaît actuellement Montréal. La conseillère de l'arrondissement Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce en convient, mais elle attribue surtout celle-ci à d'autres facteurs: « Ça fait les manchettes et c'est très important, mais il y a aussi toutes les réalisations autour des actions et des activités qui se déroulent dans les quartiers de la ville; de nombreuses initiatives sont prises dans les bibliothèques et dans les maisons de la culture; toutes celles-ci passent et sont facilitées par des me-

asures d'accessibilité et de soutien à la création.» Elle se tourne vers un autre des attributs urbains: « Il ne faut pas oublier le patrimoine et le design. La population est au rendez-vous lors des manifestations publiques tenues dans les arrondissements autour de concours de design; c'est une façon de démocratiser l'accès non seulement au produit final, mais aussi à tout le processus de conception et de réalisation.» Montréal conduit également des projets dans le domaine de l'aménagement paysager et pour la mise en valeur du patrimoine, qui suscitent d'année en année la participation d'un plus grand nombre de personnes.

Mme Fotopulos illustre à quel point les citoyens eux-mêmes sont les premiers responsables de ce dynamisme culturel: « Au moment de préparer leurs budgets, certains arrondissements pensaient qu'il leur serait plus facile de faire des coupes dans la culture et les bibliothèques; la réaction de la population a été tellement féroce qu'on a assisté à un net recul sur de telles propositions de la part des fonctionnaires et des gens qui travaillent sur les budgets.» Elle

apporte cette touche politique: « Tous partis confondus, les élus sont beaucoup plus sensibles à l'importance de la culture et aux réactions à des aménagements budgétaires qui la pénalisent.»

Montréal, ville modèle à l'international... Une des forces de la ville est d'avoir atteint une réputation qui la situe à l'avant-garde de la scène culturelle à l'échelle internationale: « Quand je voyage dans des villes comme Barcelone, qu'on tient comme un summum à titre de cité culturelle exemplaire, je m'aperçois que les gens de là-bas regardent attentivement tout ce qui se passe chez nous quand ils nous visitent; ils trouvent qu'on est complètement avant-gardiste sur certains plans et que nous sommes devenus un pôle de référence. En Chine, je constate qu'il s'est publié dernièrement toutes sortes d'articles sur nos festivals et tout le reste; le feedback qui nous parvient d'Austin (Texas), c'est que les gens de là-bas souhaitent devenir le Montréal numéro deux.»

Pour autant, Helen Fotopulos croit que le travail doit se poursuivre: « Il ne faut pas se dire

« Mission accomplie », parce que la culture est toujours en évolution; on doit demeurer constant dans les interventions et il est toujours nécessaire que la relève prenne les choses en main. » Les acquis ne sont pas à négliger pour autant: « Ce qui a changé, c'est que ce rayonnement est devenu une source de fierté, ce qui aide à nous placer sur la carte à l'international, du point de vue de notre attractivité et de notre compétitivité. »

Elle en veut pour preuve que Montréal a fracassé des records d'achalandage, en 2011, dans le domaine du tourisme. Du même coup, les Montréalais se montrent de leur côté fidèles aux propositions culturelles: « Les gens des régions, nos artistes et nos citoyens sont les premiers à fréquenter les billetteries et à se rendre aux manifestations culturelles; on n'importe pas cet engouement qui affiche son caractère de durabilité. Il en résulte que nos efforts collectifs, qui culminent avec le 375^e anniversaire de Montréal, renferment un grand nombre de projets qui ont été annoncés dernièrement. »

Collaborateur du Devoir

ARTS VISUELS

« On ne doit pas craindre de se remettre en question »

Sa Triennale sourit au Musée d'art contemporain

Sa Triennale québécoise est devenue une exposition attendue. De celles qui font jaser, en mal ou en bien, peu importe, mais qui animent les discussions. Tout le monde n'en parle peut-être pas, mais les chroniqueurs-vedettes, si. Le Musée d'art contemporain (MAC) semble avoir trouvé la bonne formule pour promouvoir l'art d'ici. Ce qui lui vaut sa première nomination en 20 ans dans la course pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.

JÉRÔME DELGADO

« La Triennale, c'est plus qu'une expo, s'exclame une fort heureuse Paulette Gagnon. C'est une manifestation d'envergure, importante pour nos artistes. »

La directrice du MAC croit sincèrement qu'une bonne part des artistes de la première Triennale, en 2008, ont pu bénéficier de cette fête locale pour s'exporter. Sans pouvoir s'appuyer sur des exemples concrets, elle estime que l'impact d'une telle manifestation dépasse nos frontières.

Pour sa deuxième édition, tenue à l'automne, la Triennale québécoise est apparue plus solide. Ils étaient même cinquante artistes à en faire partie, soit une quinzaine de plus qu'en 2008. La manifestation était toujours aussi vaste, à la grandeur du musée, et même plus: une antenne dans la Place des Arts et une intervention en plein air — dans le ciel, en fait — à partir de la place des Festivals. Le MAC signalait ainsi son retour dans l'espace public, ce qui ne s'était plus produit depuis l'expo Artcité en 2001.

Selon Paulette Gagnon, cette présence dans la rue pourrait prendre de l'importance lors de la prochaine Triennale, en 2014. « La formule n'est



Paulette Gagnon, directrice du Musée d'art contemporain

pas encore décidée, tout reste à être déterminé», dit-elle au sujet de l'expo, tout en admettant vouloir « explorer plus d'espaces ». Elle considère aussi le nombre de cinquante artistes comme le maximum possible. Dans ce sens, il serait étonnant que la Triennale grandisse encore.

Ouvrage de référence

La deuxième édition de cette méga-expo s'est aussi démarquée sur deux points: une publication de 500 pages, véritable ouvrage de référence sur l'art contemporain au Québec depuis quinze ans, et le programme « Live », qui réunissait des artistes de la performance, une discipline jamais très bien représentée dans les musées.

Le MAC a aussi profité de la tenue de la Triennale 2011 pour signer une entente importante avec Loto-Québec, qui s'est engagé jusqu'en 2016 à ver-

ser 100 000 dollars par année destinés, entres autres, à l'acquisition d'œuvres d'art. Les premières d'entre elles seraient parmi celles exposées lors de la Triennale.

Fort de son succès public et critique, la Triennale est-elle là pour rester? En 2014, oui, elle le sera, à l'automne encore une fois. Pour la suite, Paulette Gagnon n'est pas prête à s'engager.

« J'ai toujours dit qu'il fallait en faire au moins trois, rappelle-t-elle. Après trois, il faut évaluer. On ne doit pas craindre de se remettre en question. On ne peut pas faire la même chose ad vitam æternam. »

Collaborateur du Devoir

La bourse pour le secteur des arts visuels est offerte par Maurice Forget, de Fashen Martineau.

PME

SUITE DE LA PAGE H 4

nombre indéfini de bras, de jambes, de voix. À l'instar de son acronyme, qui signifie tout et rien. « Pretty Much Everything » est la définition préférée de Jacob Wren, « Pour des mondes égaux », celle de Sylvie Lachance.

Porté par la pensée sociale, ouvert et sans frontières artistiques, PME-ART est né sur des bases théâtrales. Wren, metteur en scène et auteur à ses heures (Le Génie des autres, Le Quartanier), en est l'âme créatrice, et sa collègue, ancienne directrice du MAI, est sa véritable défricheuse, elle qui a commencé sa carrière dans les années 1980 avec les défunts « Les 20 jours de théâtre à risques ». Les deux se posent néanmoins loin de l'art dramatique.

« J'ai commencé à écrire parce que tout ce que je voyais au théâtre ne me plaisait pas. J'ai voulu le faire à ma manière, dans une attitude punk, confie Jacob Wren. Ce ne sont pas des lectures de textes. C'est quelque chose plus près de la performance, où les gens peuvent parler. »

Pour Sylvie Lachance, leurs propositions reposent sur « un travail de réflexion plus proche des arts visuels », un travail critique, difficile à saisir — elle ne s'en cache pas. C'est ce qui plaît. « C'est comme un savon dans le bain qu'on a envie d'attraper », résume-t-elle.

Jacob Wren arrive habituellement avec une idée à laquelle se greffent des collaborateurs. La création se fait en collectif, mais aucune ne suit le même processus. « Tout est flow », admet Wren, tout le monde fait tout, y compris jouer de la musique, même si personne n'est musicien. Et, surtout, l'œuvre n'est jamais un ensemble fini et immuable. « Hospitalité », le projet qui les occupe depuis 2008 et qui les a menés à se produire autant en Europe occidentale qu'en Estonie, a commencé par une simple mise à l'épreuve des capacités de composition d'un collectif musical. Le cinquième volet poursuit sur la même passion pour la musique et sur cette invitation à s'ouvrir à l'autre.

Collaborateur du Devoir

La bourse pour le secteur des nouvelles pratiques artistiques est offerte par Luc Plamondon.

TAUDACIEUX
TALENTS
MONTRÉAL CÉLÈBRE SES CRÉATEURS
BRAVO!
INSPIRES

Montréal

BAnQ NUMÉRIQUE

Page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 